

RÉCITS D'UN VIEUX SOLDAT

UN BAPTÊME DANS UNE GRANGE



ÉTAIT bien le temps des grandes misères ! Notre armée, cette belle armée qu'on avait tant admirée au moment où elle traversait la France, la Prusse et l'Autriche, n'était plus qu'une bande de fuyards, de blessés, de mourants ! De nos beaux uniformes, il ne restait que des guenilles ; nos canons, encloués, formaient des tertres le long du chemin, couverts de neige, réduits au silence ; nos armes brisées remplissaient les fossés ; nous ne pouvions plus chercher le salut que dans la fuite.

Pendant la première nuit qui suivit le désastre de la Bérésina, j'eus le bonheur de rencontrer une de mes cousines, qui avait suivi l'armée en qualité de vivandière. Ce fut pour moi une grande consolation ainsi qu'un sujet de poignante inquiétude. Quel serait le sort de cette pauvre femme si les Cosaques s'avisèrent de nous faire la chasse et comment parviendrions nous à sauver son enfant ?

Pour ne pas la fatiguer inutilement, je ne lui adressai pas la parole pendant cette marche pénible dans l'obscurité, sous des tourbillons de neige, par des chemins ravinés où les cadavres des hommes et des chevaux multipliaient les obstacles.

Aux premières lueurs du jour, nous atteignîmes un petit hameau ou, pour mieux dire, les débris fumants de quelques fermes abandonnées.

Alors seulement je pus distinguer les traits de l'infortunée mère qui, oubliant ses propres souffrances, s'était privée de tout pour empêcher, le plus possible, le frêle petit être qu'elle serrait contre sa poitrine, de souffrir du froid et de la faim. Elle pleura de joie en me tendant ses joues amaigrées sur lesquelles je déposai de gros baisers, et me montra son bébé que je mangeai de caresses.

— Ne perdons pas de temps, me dit mon cousin ; hâtons-nous de chercher un petit coin pour y préparer notre déjeuner et sécher nos vêtements. Entrons bien vite dans cette grange.

De tous côtés arrivaient des soldats qui s'installèrent à la hâte dans les bâtiments. Dix minutes après, nous étions accroupis autour d'un grand feu. Ma cousine fit du chocolat et m'en offrit une tasse. Je n'en avais pas goûté depuis longtemps et je n'en boirais plus de sitôt.

Je savourais mon breuvage à petites gorgées, faisant durer un plaisir qui ne se présenterait plus souvent dans ce pays de malheur. Un jeune caporal d'infanterie suivait d'un œil avide tous mes mouvements.

— C'est bon, n'est-ce pas ? dit-il en jetant un regard plein de convoitise sur le breuvage fumant.

— Délicieux, répondis-je... De bon cœur, je vous en offrirais une tasse, mais, malheureusement...

Ma cousine me fit un signe ; il lui restait quelques gouttes de la bienfaisante boisson ; elle les versa dans mon gobelet, que je tendis à mon pauvre compagnon d'infortune.

Celui-ci but ce vrai nectar sans perdre une goutte, puis, me rendant la tasse :

— Merci, lieutenant, me dit-il ; je n'oublierai jamais le bien que vous et cette bonne dame m'avez fait ! Cela me réchauffe et me rend tout gai. Tenez, si je ne craignais pas de perdre ma place, je danserais un rigodon. Il est vrai que je serais maladroit, car ma blessure me fait boiter.

— Comment ! vous êtes blessé ?

— Légèrement... Une balle à travers le mollet. Ce qui me tourmente le plus, c'est que je n'ai pas de linge pour bander ma plaie.

— J'en ai, moi, répondit ma cousine ; venez

pour réclamer ou prendre de force sa part du butin.

Pendant ce temps, ma cousine lava et pansa la blessure du caporal, enveloppant chaudement sa jambe meurtrie, et lui remit un bon paquet de linge et de charpie.

Le pauvre garçon la remercia avec effusion et demanda comme une grâce de pouvoir voyager en notre compagnie. Nous jurâmes de nous aider mutuellement et surtout de protéger la petite cousine.

Ou eût dit que la chère enfant me connaissait déjà. Elle me tendait les bras et se montrait heureuse de mes caresses.

— Est-elle baptisée ? demandai-je au père.

— Non, répondit-il ; depuis que nous avons quitté les pays civilisés nous avons eu rarement l'occasion de voir un prêtre.

— En cas de besoin, tout le monde peut baptiser.

— Tu as raison, dit ma cousine, c'est une chose que nous ne pouvons remettre dans les circonstances actuelles ; mais, qui va se charger de ce soin ?

— Moi ! s'écria le caporal ; j'ai été enfant de chœur et je sais comment il faut faire.

— Et moi, ajoutai-je en m'adressant à la mère, m'acceptes-tu pour parrain de cette chère petite ?

— Je le crois bien ! Mais nous n'avons pas de marraine...

— On s'en passera.

Le cousin tortillait sa grosse moustache, tout en regardant attentivement ce qui se passait dans la cour. Sans rien nous dire, il se leva brusquement et quitta la grange.

Il revint au bout d'un instant, tenant par la main un beau grenadier qui nous fit le salut militaire.

Derrière eux marchait un soldat qui traînait le pied et dont le costume ne permettait pas de déterminer à quel régiment il appartenait.

— Voici la marraine, dit mon cousin en nous présentant le grenadier.

Le caporal et moi nous partîmes d'un éclat de rire.

— Ne riez pas, reprit le cousin ; j'ai parlé cette nuit d'une cantinière...

— Eh ! bien ?

— La voici !

C'était elle en effet ; mais comme elle avait des traits fortement accentués et qu'elle portait crânement l'uniforme, on eût difficilement reconnu en elle la sémillante vivandière d'autrefois.

Tout le monde était à son poste

pour la cérémonie. Nous découvrant respectueusement, nous fîmes une courte prière et l'eau sainte du baptême coula sur le front de la jeune chrétienne.

— Nous remettons la fête à un autre jour, dit le père avec un triste sourire.

— On se retrouvera au pays, ajouta ma cousine.

— Pour cela, dis-je, il faut que le courage ne nous manque pas. Je crois que nous ferions bien de nous mettre en route immédiatement. Pendant que vous ferez vos derniers préparatifs, je vais tâcher de prendre ma part du butin qu'on se dispute au-dehors.

— Approuvé ! dirent d'une voix tous mes compagnons d'infortune.



— VOICI LA MARRAINE, DIT MON COUSIN

ici, caporal, je vous arrangerai cela aussi bien que le meilleur chirurgien de l'armée.

Il fallut manœuvrer adroitement pour permettre au blessé de s'approcher de la source de charité improvisée, sans perdre nous-mêmes notre place. Car le froid égoïsme commençait à s'emparer des soldats. On bousculait sans pitié ceux qui étaient trop faibles pour se défendre, on se disputait à coups de poing les meilleures places près du feu.

Heureusement, un grand bruit qui se faisait au dehors nous débarrassa pour quelques instants de nos compagnons trop turbulents. Des maraudeurs venaient d'arriver, chassant devant eux trois vaches et un porc, qu'ils avaient capturés. Tout le monde s'élança au dehors,